

Prix de l'Institut neuchâtelois

2019

Présentation de Jean-Bernard Vuillème

« Dans écrire, il y a cri, il y a rire... Ecrire simplement des choses évidentes et quotidiennes ».

C'est par ces mots que s'ouvre une brève nouvelle de Jean-Bernard Vuillème dans *Pléthore*, un recueil de récits courts paru en 1982. A 32 ans, l'auteur annonce la couleur que revêtira son oeuvre future.

C'est bien un **cri**, de colère, qu'on entend dans *Le Fils du lendemain*, récit autobiographique publié en 2006 sous le pseudonyme de Bernard Jean. Ce livre raconte la souffrance d'un enfant de parents divorcés que sa mère manipule, et la profonde crise identitaire qu'il traverse lorsqu'adolescent il pressent, puis découvre à 50 ans qu'il n'est pas le fils de son père, mais celui de l'amant de sa mère. D'autres émotions, révolte, chagrin, tristesse, haine, apaisement aussi, affleurent au long de ce récit, dont le lecteur ressort bouleversé.

Le **rire**, burlesque, ironique, parfois cruel mais le plus souvent amusé imprègne toute l'oeuvre. Il est plutôt piquant dans *L'amour en bateau*, où deux voyages de noces se télescopent et où les couples s'intervertissent par le plus improbable des hasards. Le comique de la situation met en exergue une interrogation sur l'amour et ses tourments, sur le mariage, la fidélité, la liberté. Le roman, écrit sur un rythme soutenu, ne souffre pas d'interrompre sa lecture. Paru en 1990, réédité en 2002, il est aujourd'hui épuisé. On en espère une prochaine réédition.

Dès les premiers récits, le **style** se révèle nouveau et personnel. L'écrivain recherche le mot, l'expression justes pour décrire « des choses évidentes et quotidiennes », avec la précision et la minutie que Francis Ponge dédiait à la description de ses objets. Et si son

imagination est parfois extravagante et flirte avec l'invraisemblable, c'est pour mieux parodier le réel. Ainsi, lorsque dans *M. Karl & Cie* (2011), le nouveau médiateur d'une Compagnie d'assurances, insulte puis balance dans le vide une secrétaire récalcitrante, le lecteur est à même d'envisager les extrémités auxquelles un quinquagénaire peut être amené pour conjurer une menace de renvoi, pour conserver l'emploi qu'il vient de décrocher de façon inespérée.

Jean-Bernard Vuillème a fait plusieurs séjours en terre étrangère et a introduit dans ses histoires les **lieux** qu'il a habités. « Il suffit de prendre lieu pour qu'une histoire surgisse des plis du temps », écrit-il dans *Une île au bout du doigt*. Ainsi Berlin constitue une part du décor de *L'amour en bateau* déjà cité. On se réjouit de parcourir Venise dans un livre à venir, après un séjour de 6 mois en 2018, dans la cité flottante. Des îles Malouines, où il a vécu un mois en mai 2004, il a rapporté deux récits : un journal (*Carnets des Malouines*, 2005) et le roman que je viens de nommer, *Une île au bout du doigt* (2007). Il s'y concentre sur l'histoire des îles et notamment sur le conflit de 1982 entre l'Argentine et le Royaume Uni qui se les disputent. Deux épisodes du roman sont de vrais morceaux d'anthologie : la reconstitution documentée et tragique du naufrage du navire argentin le General Belgarno, torpillé par un sous-marin britannique. C'est en empruntant les yeux de Marcelo, un des rares rescapés, que l'auteur raconte la mort de la majeure partie de l'équipage. Le second épisode est une scène intime entre Margaret Thatcher et son époux, dans les heures précédant l'ordre de la Dame de Fer de torpiller les navires argentins.

L'écrivain affectionne ses **personnages** au point de dialoguer avec eux, et d'écouter leurs demandes. Dans *Lucie*, publié en 1995, Pierre-le-tennisman supplie l'auteur de modifier la page 136 d'un précédent roman où il a laissé sa compagne Anna se jeter au bas d'une terrasse. L'auteur va même jusqu'à les ressusciter. Ainsi ramène-t-il à la vie, dans *Pléthore ressuscité* (2008) un personnage créé en 1982 dans *Pléthore* et renouvelé en 1983 dans le roman *Le*

Règne de Pléthore. Le personnage à peine ressuscité sera bien désorienté lorsque l'auteur, victime d'un infarctus, est sur le point de l'abandonner définitivement. **Pléthore ressuscité** est heureusement aujourd'hui réédité avec un choix de nouvelles de **Pléthore**, à l'Aire Bleue.

De façon générale, les plusieurs « je » sujets qui se succèdent dans ses livres multiplient les points de vue et impriment à la narration un dynamisme et une ouverture jouissive aux multiples possibilités narratives.

A côté de la dizaine de textes de fiction, que je n'ai pas le temps de citer tous, l'auteur a écrit des essais ou des écrits historiques, ethnographiques, toujours solidement documentés, souvent explorateurs du passé neuchâtelois : dans chacun, on reconnaît bien l'exigence et la rigueur du journaliste. **Le Temps des derniers cercles : chronique turbulente des cercles neuchâtelois et suisses romands** (1987) en est le premier exemple. A l'information objective, il mêle des éléments autobiographiques ou a recours à des procédés littéraires, tels que ses portraits imaginaires et réalistes dans **Suchard : la fin des Pères** (1992), où le fondateur de l'entreprise, raconte sa vie en « je », post mortem, de son séjour en « Eternité dont j'attends la fin ». Dans **Meilleures pensées des Abattoirs** (2002, réédition en 2014), il donne la parole à l'architecte allemand Gustav Uhlmann, créateur des bâtiments, qui se déplace à La Chaux-de-Fonds le jour de l'inauguration, et qui, au moment du banquet, doit cacher qu'il est... végétarien. Les références autobiographiques font des clins d'oeil familiers au lecteur. Ainsi, dans **Les Assis : regards sur le monde des chaises** (1997), on fait la connaissance du bébé Arthur, le second fils de l'écrivain, qui se cabre pour échapper au siège de table pour enfant. Quelques pages plus loin, on apprend que le fauteuil du centenaire est une manière toute helvétique d'honorer les vieillards autochtones, inconnue des pays voisins.

Autodidacte, romancier, essayiste, Jean-Bernard Vuillème est aussi journaliste dès l'âge de 25 ans, après un stage de 2 ans à L'Impartial dirigé alors par Gil Baillod. Correspondant neuchâtelois pour le quotidien La Tribune de Lausanne-Le Matin, il renonce toutefois à la sécurité salariale du journal à 30 ans, pour pouvoir se consacrer davantage à l'écriture. Pour gagner sa vie, il devient rédacteur indépendant dans plusieurs journaux ou revues, comme 24 Heures, le Passe-Muraille, Le Matin-Dimanche, Construire, Générations, le samedi culturel du Temps, et y écrit des présentations et critiques de livres ou des portraits. Il affectionne particulièrement ces derniers qui lui permettent de rencontrer d'autres milieux et de sortir de lui-même. Il a contribué à des ouvrages collectifs et des revues littéraires, notamment *Ecriture*, *Les Ecrits* et au numéro d'*Europe* consacré à Robert Walser. Pendant plusieurs années, il a travaillé à Teletext. Il rédige aussi des textes de commandes pour divers organismes ou sociétés.

Ses livres et l'ensemble de l'oeuvre ont été récompensés à plusieurs reprises (Prix Bachelin, Prix Schiller, Prix Michel Dentan, Prix Renfer, etc.) et je me réjouis que l'Institut neuchâtelois l'honore à son tour.

L'auteur fêté ce soir nous laisse une oeuvre riche et diversifiée, vivifiante par le rire qui la traverse, servie par un véritable artisan de la langue. « Ecrire, c'est éviter de choisir » disait-il dans Le Courrier du 11 mai 2014 dans un entretien à l'occasion de la parution de M. Karl & Cie. En effet, sa fiction s'échappe de l'univocité du réel pour faire émerger les différents possibles dans sa vie et dans les nôtres.

Anita Froidevaux, Samedi 16 mars 2019

Aula de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines

Université de Neuchâtel